

A Glassbox, Stéfan Nikolaev  
a inventé une nouvelle fonction: opérateur



# «On a réussi à créer une scène»

«En France, il y a cette idée de  
canalisation des genres: l'artiste  
mystérieux, le galeriste, le critique.»  
Photo: Franziska Bodmer.

**Profil lunaire** mais regard magnétique, l'esprit vif et l'analyse pointue, Stéfan Nikolaev a le don de la parole hypnotique sans pour autant verser dans le sophisme. Au sein du collectif Glassbox, chacun a naturellement trouvé son rôle. Lui ne se prétend pas leader du lieu. Pourtant, à l'écouter, on ne peut pas s'empêcher de lui trouver un je-ne-sais-quoi de l'apprenti-sorcier. L'histoire de Glassbox, comme celle de Nikolaev, ressemble à une suite de hasards heureux et de désir d'intégration.

D'origine bulgare, il quitte sa Sofia natale pour Paris. Il y réussit le concours d'entrée aux Beaux-Arts où, très vite... il s'ennuie ferme. C'est pourtant là qu'il rencontre le noyau dur de la future Glassbox : Yan Kopp, Sandie Tourle et Gemma Shedden entre autres. Ils créent alors l'association Smart : « J'habitais en face d'une salle de gym conçue pour les postiers et inutilisée. » Après quelques négociations, les 120 m<sup>2</sup> de cette étonnante boîte de verre, située au sous-sol d'une poste mais visible de la rue, leur sont cédés pour un loyer

dérisoire.

En 1997, au milieu du doux ronron de l'art contemporain parisien, on s'affaire sec pour régler les derniers détails de l'ouverture du lieu. Glassbox vient mettre un grain de folie dans cette neurasthénie ambiante. « C'est une réunion d'artistes, de personnes. Il n'y avait pas encore d'espace de ce type à Paris. » Le parti pris n'est pas à l'auto-exposition des fondateurs mais le désir de créer un réseau d'échanges culturels, une ouverture sur l'extérieur, une multiplicité des rôles, un brassage des cultures et, surtout, de préserver son indépendance. En clair, ne plus se cantonner à un rôle unique mais devenir une sorte de catalyseur. Nikolaev n'essaie pas de réaliser « un travail conceptuel sur l'émergence de l'art dans l'Hexagone ». Il est artiste à part entière mais élargit sa position : « En France, il y a cette idée de canalisation des genres comme au XIX<sup>e</sup> siècle : l'artiste mystérieux, le galeriste, le critique... Il m'est arrivé d'écrire sur des artistes qui m'intéressaient, ou de jouer un rôle de commissaire. C'est une chose idiote de se dire que, en tant

qu'artiste on doit se limiter à faire son travail. »

La première exposition, *Ne me quitte pas...*, tente de retenir les gens à Paris : « Tout le monde disait que c'était à Berlin, Londres ou Amsterdam que désormais les choses se passaient. On ne parlait pas de scène parisienne parce que c'était plutôt une sorte de mise en scène qui se rejouait un peu chaque année. » Le lieu s'organise, dépasse le problème national, s'ouvre peu à peu sur le privé. La médiation de la rue Oberkampf vient accélérer elle aussi les choses. Après un an et demi d'existence, Nikolaev explique le rayonnement de Glassbox avec simplicité : « On a eu beaucoup de chance. On a émergé au bon moment et je me disais qu'aucune initiative ne semblait être reprise alors que ça marchait. Maintenant, on est heureux de voir que ça bouge, qu'il existe des lieux comme Local Access, Public, Infozone... On arrive à créer une scène avec des acteurs, des actions d'artistes. Et, tout à fait entre nous, c'est extrêmement simple. »

A. D.